

## CHAPITRE XVIII

La respiration sifflante et le sang cognant sous ses tempes, Lúka ne distinguait plus le corps de Maya qu'au travers d'un voile rouge. À force de fixer le tracé de l'électrocardiogramme du regard, la ligne verte s'était imprimée sur sa rétine et il continuait à la voir même lorsqu'il fermait les yeux. Les muscles de ses bras s'alourdissaient à chaque poussée, transpercés de mille aiguilles, mais il continuait le massage cardiaque presque par automatisme. Toutes les trois minutes, il injectait à Maya une nouvelle dose d'adrénaline, et toutes les trois minutes, son cœur se brisait lorsque le tracé continuait sa course tranquille et plate.

L'épuisement l'obligea à abandonner après trois heures d'efforts désespérés. Il s'écroula sur le sol, l'esprit vide et le corps douloureux. Au bout de quelques minutes, il pensa vaguement qu'il devrait débrancher les divers appareils, cependant toute volonté semblait l'avoir quitté et il renonça. Maya était morte. Comment cela avait-il pu arriver ? Elle allait bien, la césarienne n'avait présenté aucune complication, elle parlait, riait, et soudain, son cœur s'était arrêté sans le moindre signe avant-coureur !

Il frappa du poing sur le sol, sans remarquer le bistouri qui gisait à terre, et s'entailla la main. La douleur le fit à peine réagir, mais la vue du sang le bouleversa : neuf ans auparavant, il se trouvait là, à cette même place, les mains souillées de son parricide. Tant d'événements s'étaient produits depuis la mort de son père ! Comment en était-il arrivé là ? Il avait perdu Line, et à présent, il venait de perdre Maya... Il détruisait tout ce qu'il touchait !

Il retrouva suffisamment de forces pour se relever et débrancha enfin les appareils, mettant fin au signal sonore de l'électrocardiogramme. La peau de Maya était chaude, colorée, et maintenant que la ligne verte meurtrière avait disparu, Lúka pouvait presque se persuader qu'elle ne faisait que dormir. Il recouvrit son corps d'un drap propre qui se tacha de sang au contact de sa main blessée. La gorge nouée, il la prit dans ses bras et la serra contre lui. L'odeur de ses cheveux, de sa peau, était clairement perceptible, et il ne put s'empêcher de poser les doigts à la base de sa jugulaire dans l'espoir d'y détecter un pouls. Avec douceur, il embrassa ses lèvres, avant de l'emmener hors de la pièce, enveloppée dans le drap comme dans un cocon.

Line lisait un roman, allongée sur la serviette de bain, le visage dissimulé par la visière de sa casquette. De temps à autre, elle levait les yeux pour surveiller Mikhail et John, qui s'amusaient à nager jusqu'au radeau en se lançant des défis de vitesse. Le temps était magnifique et il y avait des mois qu'elle n'avait pas profité du soleil comme cela. Pourtant, depuis le début de la matinée, elle se sentait oppressée, triste, et ne pouvait l'expliquer. Ses pensées revenaient sans arrêt à Lúka, alors qu'elle s'était juré de ne plus se laisser entraîner à nouveau dans leur relation malsaine. Elle voulait le voir, voulait s'assurer qu'il allait bien, que rien ne lui était arrivé. Le lien qui les unissait l'attirait à lui comme une corde de plus en plus serrée qui lui cisailait le cœur, et sa résistance s'affaiblissait. Vaincue et furieuse contre elle-même, elle posa son roman et fouilla dans son sac à la recherche de son téléphone portable. À la quinzième sonnerie restée sans réponse, son angoisse décupla. Elle essaya de le joindre au Laboratoire, sans plus de succès.

— Je t'ai ramené une glace, annonça William en s'asseyant à côté d'elle.

Vite, elle referma son téléphone et le glissa sous son roman. Elle se força à sourire et remercia les lunettes de soleil qui masquaient son regard inquiet aux yeux trop attentifs de son mari.

— Tu devrais mettre un t-shirt, conseilla-t-il. Tes épaules ont déjà commencé à rougir.

— Non, c'est bon, ma peau n'est pas si sensible qu'elle en a l'air. Tu veux bien me remettre un peu de crème solaire ?

Elle se redressa et William échangea le cornet qui fondait déjà contre le vaporisateur de crème que Line lui tendait. Les yeux fermés, la bouche pleine de glace à la vanille, elle apprécia la douceur des gestes de son mari et la chaleur du soleil sur sa peau. L'instant aurait pu être parfait, si cette angoisse étrange et sans fondement ne la taraudait pas depuis des heures.

— Ouch ! s'écria-t-elle soudain, laissant choir le cornet de glace.

— Je t'ai fait mal ?

— Non, je... Je ne sais pas... Ça doit être une guêpe qui m'a piquée !

— Fais voir.

Il prit la main de Line dans la sienne et chercha une trace de piqûre. Il n'y avait pas la plus petite trace de rougeur.

— C'est peut-être un nerf qui s'est coincé, avança-t-elle. C'est très douloureux, en tout cas.

Elle essaya de réparer les dégâts que la glace fondue avait commis sur la serviette et de récupérer ce qu'elle pouvait.

— Laisse, c'est sans importance. Je vais aller t'acheter une autre glace.

— Non, je...

— Line, ce n'est pas la peine de pleurer pour ça !

— Mais je ne pleure pas !

William caressa sa joue et écrasa une larme du pouce. Line secoua la tête, consternée.

— Qu'est-ce qui m'arrive ? Je n'ai aucune raison de pleurer, je... Je ne suis même pas triste !

Elle ôta ses lunettes de soleil et essuya ses yeux mouillés. Les larmes coulaient à flot, sans qu'elle puisse les retenir. La douleur dans sa main avait décuplé et elle la porta à sa bouche, comme pour sucer le sang qui aurait dû s'écouler de cette blessure invisible.

— Will, je...

— Tu t'es encore disputée avec Lúka ?

— Non, je ne lui ai pas parlé depuis des semaines !

— À qui étais-tu en train de téléphoner, alors ?

— À personne ! Je voulais juste surveiller l'heure.

Aussitôt, les yeux de Will se posèrent sur son poignet nu et il se détendit. Line fut soulagée d'avoir ôté sa montre pour éviter la marque de bronzage, même si elle détestait mentir à son mari. À travers les larmes qu'elle ne contrôlait pas, elle lui lança un regard implorant.

— Je t'en prie, ne doute pas de moi !

Il l'embrassa sur le front et elle se serra contre lui.

— Je ne sais pas ce qui se passe, sanglota-t-elle. Depuis ce matin, j'ai comme une boule douloureuse au creux de la gorge et je n'y comprends rien !

— Tu travailles trop. Je n'aurais jamais dû accepter que tu prennes la place de cette jeune graphiste, même si je dois reconnaître que tout le monde est très satisfait de toi. Tu devrais faire des choses pour toi ! Reprendre la danse, recommencer le piano...

— Tu sais très bien pourquoi je me suis jetée comme cela dans le travail.

— Oui, mais tu vas mieux, maintenant. Pense un peu à toi, ça te fera du bien.

— Will ? Je t'ai menti, c'était bien Lúka que j'essayais d'appeler, avoua-t-elle. Je m'inquiète pour lui. Il ne répond pas au téléphone et je sens au fond de moi qu'il a besoin d'aide !

William n'eut pas l'air enchanté par cette déclaration. Il s'écarta d'elle, la regarda droit dans les yeux, puis soupira.

— Vas-y. Va le retrouver. De toute manière, si j'essaie de t'en empêcher, tu inventeras une excuse pour aller le rejoindre quand même.

— Je te jure que ce n'est pas du tout ce que tu imagines !

— Je n'imagine rien. Je suis seulement déçu qu'on en soit encore là après toutes ces années. Mais fais-moi le plaisir de sécher tes larmes et de remettre tes lunettes de soleil. Il y a des photographes près du petit kiosque qui seraient trop contents de pouvoir vendre ce genre de clichés à la presse à scandale.

Il se leva et se dirigea vers le lac, alors que Line cherchait ses lunettes à travers un voile flou de larmes. Elle se rhabilla en hâte, ses mouvements rendus gauches par la douleur dans sa main qui ne faisait qu'empirer, et quitta la petite plage après un dernier regard à William et aux garçons. Ces

derniers ne lui prêtèrent pas la moindre attention, trop occupés à se chamailler gentiment. Son mari se détourna et cette tristesse qu'elle ne comprenait pas se fit enfin sienne.



Figée devant son frère, les yeux rougis, Line regardait le drap taché avec consternation. Lúka semblait dormir, mais elle savait qu'il n'en était rien : il ne voulait simplement pas la voir, ni lui parler. Sa main droite ensanglantée reposait sur le tissu, inerte. L'entaille était profonde et saignait encore, et la femme grimaça en regardant sa propre main. Quelques cheveux roux dépassaient du drap, mais la forme était trop petite pour qu'il puisse s'agir de Lyen, dont Line percevait clairement la présence de toute manière. Elle s'agenouilla devant son frère et caressa sa joue avec douceur.

— Laisse-moi, souffla-t-il.

— Non, c'est hors de question. Qui est cette fille ?

— Je t'en prie, laisse-moi seul...

Z'arkán entra dans la pièce et Line se tourna vers elle, déjà sur la défensive. Pour une fois, l'hologramme qu'elle haïssait tant n'avait pas modifié son apparence pour l'imiter : ses cheveux étaient tirés en un chignon lâche d'où s'échappaient quelques mèches brunes emmêlées, et elle avait choisi de donner l'illusion d'un jean élimé et d'un débardeur vert. Revenant de la plage, Line ne portait qu'une robe courte à fleurs turquoise, et elle se sentit soudain mal à l'aise dans ce décor austère. Jamais son père n'aurait toléré qu'elle se promène si peu vêtue dans les couloirs du Laboratoire.

— Il est comme ça depuis plus d'une heure, annonça Z'arkán.

— Que s'est-il passé ? Qui est cette fille ? répéta-t-elle en espérant obtenir davantage de réponses auprès de son double virtuel.

— Elle s'appelait Maya. Elle est morte d'un arrêt cardiaque ce matin, mais ton frère a jugé bon de s'acharner sur elle pendant trois heures avant d'enfin accepter sa mort.

— Mais que faisait-elle ici ?

— La même chose que les autres, bien sûr ! Une mère porteuse, comme ses sœurs.

— Comment cela ?

— Maya était la sœur de Lyen et Nato.

— Par tous les Nobel ! s'écria Line, avant d'écarquiller les yeux, surprise par cette expression typique de son père qu'elle avait oubliée pendant tant d'années.

Son frère ne réagit pas, alors qu'en temps normal, il aurait sans doute été aussi choqué qu'elle. Les paupières closes, le visage inexpressif, il continuait à ignorer sa présence.

— Lúka, mais es-tu donc complètement irresponsable ? Comment as-tu pu faire une chose pareille ?!

— Je crois qu'il n'est pas en état de répondre à tes accusations, fit Z'arkán.

Line souleva un coin du drap sans que son frère ne tente quoi que ce soit pour l'en empêcher. Elle observa le visage de Maya, les sourcils froncés, puis lâcha le tissu. L'esprit de Lúka lui était hermétique, telle une forteresse sombre et menaçante. Cela fit remonter des souvenirs qu'elle aurait préféré oublier : à la mort de son père, elle aussi s'était barricadée au fond d'elle-même pour fuir cette réalité trop douloureuse. Malgré la lourde culpabilité qui le rongait, son frère avait pris soin d'elle, l'avait empêchée de s'enfoncer plus profond dans cet abîme malsain. À présent, il avait besoin d'elle et elle ne l'abandonnerait pas.

— Il faut soigner ta main. La plaie risque de s'infecter.

Elle glissa ses doigts dans les siens et le tira à elle. Il résista.

— Je t'en prie, ne t'écarte pas de moi... Je suis ta sœur, tu sais que je peux t'aider.

Pour toute réponse, Lúka resserra son étreinte sur le corps de Maya. Line se tourna vers Z'arkán, impuissante.

— Combien de temps cette fille a-t-elle passé ici ?

— Elle est arrivée au début du mois de septembre.

— Tu me dis qu'elle était une mère porteuse...

— Les bébés sont morts. Tous les deux.

— Je veux les voir.

— Non, c'est hors de question.

— Pourquoi cela ?

— Ils sont morts, je ne saisis pas l'intérêt.

— Lúka n'a jamais été attaché comme cela aux autres mères porteuses, remarqua-t-elle. S'est-il passé quelque chose entre eux ?

Z'arkán haussa les épaules. Line se tourna vers son frère, mais il l'ignorait complètement.

— Pour tout t'avouer, je n'en sais rien.

— J'avais donc raison depuis le début : il la cachait dans la partie secrète du Laboratoire ! Il avait peur que je la trouve, j'imagine. Comment a-t-il pu me faire une chose pareille ?

— Il ne devait pas être emballé par la perspective de ta réaction, suggéra Z'arkán sur un ton amer.

Line fit la sourde oreille. Elle se pencha vers son frère et essaya de l'enlacer. Lúka se laissa faire, sans réagir.

— Lâche-la, s'il te plaît, lui murmura-t-elle. Il faut que je soigne ta main.

Après quelques secondes, il sembla revenir à lui, hagard. Le regard perdu, il chercha le réconfort de son visage familial. Line sentit les larmes affluer à ses yeux en voyant sa détresse. Le lien qui les unissait était plus fort que jamais, et même si elle était incapable de percevoir ses pensées, elle connaissait sa souffrance.

— Line ?

— Tu es blessé. Laisse-moi nettoyer cette plaie.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— À ton avis ? Je me suis retrouvée à pleurer sans pouvoir m'arrêter, avec une douleur atroce à la main droite. J'ai tout de suite su qu'il t'était arrivé quelque chose.

— Maya est morte. C'est de ma faute : Z'arkán voulait que je t'appelle pour que tu m'aides, mais j'ai refusé. J'avais peur de ta réaction. Ma lâcheté l'a tuée.

— Que s'est-il passé ?

— Je ne peux pas. Pas maintenant.

— Viens avec moi, je veux bander ta main.

— Et Maya ? Je ne peux pas la laisser là !

— Elle est morte.

— Elle était si jeune ! Pourquoi les gens que j'aime finissent-ils tous par mourir ? Et toi... Si tu mourais, qu'est-ce que je ferais ?

— Lúka, arrête. Je ne suis pas morte, alors n'y pense pas.

— Oui, mais si tu mourais ? Si ton cœur s'arrêtait, tout d'un coup, et que j'étais incapable de te sauver ? Comment pourrais-je vivre avec cette culpabilité ?

— Ce ne serait pas de ta faute ! Je suis sûre que tu as fait tout ce que tu as pu pour elle.

— C'était forcément une erreur de ma part : elle allait bien, son cœur avait toujours battu de manière régulière, et tout d'un coup, il s'arrête ? J'ai dû me tromper dans le dosage de l'anesthésiant, je ne vois que cette possibilité.

— Lúka, tu n'as pas fait d'erreur, lui assura Z'arkán. J'étais là, tu as fait tout ce que tu as pu.

— Et tu as refusé d'appeler l'ambulance ! L'accusa-t-il.

— Pour te protéger !

— Je t'avais demandé de le faire. Tu m'as trahi !

— Z'arkán a eu raison. Tu sais que ça me fait mal de dire ça, mais cette fois, je suis d'accord avec elle. Es-tu donc devenu inconscient ? Tu refuses que notre fils fasse la moindre prise de sang et qu'il mette les pieds dans un hôpital, et tu aurais été prêt à ce qu'une bande de chirurgiens pose les mains sur une Eavenienne ?

— Si Mikhail était en danger de mort, je n'hésiterais pas un instant à l'amener à l'hôpital.

— Viens, il faut soigner cette plaie, conclut Line d'un ton sans appel.

Enfin, son frère céda. Avec douceur, il repoussa le corps de Maya pour se redresser. Le drap avait glissé et il le replaça délicatement, couvrant les mèches rousses qui cherchaient à s'évader de leur carcan de tissu. Comme elle le sentait hésiter à nouveau, Line prit sa main valide dans la sienne et le tira à elle. Docile, il la suivit sans résister.



Line désinfecta la plaie avant de la suturer avec des adhésifs résorbables. La douleur dans sa propre main disparaissait progressivement, à mesure que Lúka acceptait la situation. Déjà, la tristesse qui l'oppressait s'était presque effacée. Ses gestes sûrs témoignaient de sa longue expérience et ne manquaient pas de lui rappeler les nombreuses fois où elle avait dû soigner son frère après les colères de leur père.

— Comment t'es-tu fait ça ? demanda-t-elle pour ne pas le laisser retomber dans son dangereux mutisme.

— Un scalpel qui traînait sur le sol.

— La blessure est profonde, tu aurais pu endommager un tendon, lui reprocha-t-elle.

— Tu crois peut-être que j'ai fait exprès ?

Le ton était agressif et Line s'en voulut d'avoir sermonné son frère dans un moment pareil. Mais comment pouvait-elle faire preuve de délicatesse, après tout ce qu'il lui avait caché ? Les yeux fixés sur la bande de tissu stérile qu'elle enroulait autour de sa main, elle se tint silencieuse. Au bout de quelques minutes, ce fut lui qui chercha à renouer le dialogue :

— William doit être furieux que tu sois là.

— Oui.

— Tu vas rester ?

— Si tu me le demandes.

— Tu n'as pas peur de mettre ton mariage en danger ?

— Il a toujours été en danger.

— J'ai besoin de toi, Line. J'ai besoin de ma sœur.

— Je n'ai pas l'intention de t'abandonner, le rassura-t-elle.

Le bandage était terminé et elle garda sa main un instant dans les siennes. Lúka avait changé : quelque chose dans son comportement lui rappelait l'adolescent qu'il avait été, sa crainte malade de l'abandon et du rejet, son angoisse de se retrouver soudain seul au monde.

— Il faut que je dorme. Donne-moi quelque chose pour me faire dormir, je ne peux pas affronter tout cela maintenant...

— Très bien. Tu as envie que je reste avec toi ?

— Non. Va retrouver William, je ne veux pas que tu le perdes par ma faute.

— Il est *mon* mari et c'est *ma* décision. Si tu as envie que je reste, j'en assumerai les conséquences. Tu as dit que tu avais besoin de moi, je ne veux pas t'abandonner, décréta-t-elle.

Lúka la suivit hors de la pièce et jusque dans ce qui avait été si longtemps leur chambre. Elle l'aida à ôter ses vêtements souillés de sang et il se glissa sous les draps, lui tendant son bras pour qu'elle lui injecte le sédatif. Elle hésita :

— Tu ne penses pas qu'un simple somnifère...

— Non.

Line remplit la seringue, les sourcils froncés.

— Tu veux que je me fasse un garrot ? proposa son frère.

— Pas besoin, je vois bien la veine.

Elle plongea l'aiguille dans sa peau d'une main de maître et Lúka soupira de soulagement.

— Je croyais que tu ne le ferais pas...

Il s'enroula dans les draps et enfouit son visage au creux de l'oreiller, ses gestes déjà engourdis par l'effet du sédatif. Line patienta quelques minutes pour être certaine que son frère dormait, puis tourna les talons. Lúka ne se réveillerait sûrement pas avant une bonne dizaine d'heures, cela lui laissait le temps de découvrir toute la vérité.



Line observa longuement Maya, sa colère teintée de curiosité. En voyant son visage un peu plus tôt, elle l'avait prise pour une femme, mais elle n'était qu'une adolescente. Elle ne pouvait guère avoir plus de quinze ou seize ans. Que s'était-il passé entre Lúka et elle ? Pourquoi l'avait-il cachée pendant tous ces mois ? Et pourquoi avait-il refusé de lui parler de son projet, à elle, à sa jumelle ?

Maya ne ressemblait pas à ses sœurs. Ses mains intriguèrent Line, qui s'attendait à y trouver six doigts. Ses pupilles étaient dilatées, mais elle ne s'y trompa pas : elles ne permettaient aucun doute sur ses origines eaveniennes. L'absence de branchies la surprit également et elle tenta de se rappeler si cette étrange mutation avait été décrite auparavant. Il faudrait qu'elle se replonge dans les dossiers archivés par son père pour vérifier cela. À la réflexion, ça n'avait pas grande importance.

Elle replaça le drap taché de sang sur le corps presque nu de la jeune fille avec un certain malaise. Z'arkán lui avait dit que les bébés étaient morts, et elle la croyait, incapable de ressentir une quelconque présence autre que celle de Lyen et celle, plus faible, de son frère endormi. Quel était l'objectif de Lúka en menant à bien cette expérience à première vue inutile ? Savait-il des choses qu'elle ignorait ?

Lyen était dans sa cellule, elle hésita à lui rendre visite pour exiger des explications sur ses mensonges, puis renonça : si la femme avait découvert l'existence de sa sœur, elle était probablement dans un état émotionnel proche de celui de Lúka et cela ne servirait à rien de provoquer une confrontation dans un moment pareil.

Abandonnant le corps de Maya, elle poursuivit ses investigations dans la partie secrète du Laboratoire. Découvrir que Lúka avait donné à la jeune fille la chambre de Lena la bouleversa et elle eut beaucoup de mal à se raisonner. Les vêtements de son frère gisaient, éparpillés sur le sol comme d'accoutumée, et elle refusa d'admettre l'hypothèse la plus simple et la plus logique. Il y avait forcément une autre explication ! Pourtant, il l'évitait depuis des mois, ne cherchait plus à ruser pour la faire venir au Laboratoire, et leurs quelques rencontres avaient été plus froides que jamais. Sa part de responsabilité dans le changement radical de leur relation était énorme, elle devait le reconnaître. Après la soirée de Noël et son angoisse de perdre Lúka au profit d'une autre, elle n'avait eu d'autre choix que celui de mettre un terme à cette liaison qui compromettrait son mariage, et même si elle l'avait regrettée de nombreuses fois, cette décision était la meilleure en ces circonstances.

Le sous-sol lui réserva moins de surprises. Tout semblait à sa place, rien ne témoignait d'une activité récente, et Line quitta rapidement cet endroit trop austère. Maya n'avait pas accouché là. Malgré le sentiment d'oppression que lui inspirait le laboratoire de son père, elle finit par s'y rendre. Le sol jonché de compresses ensanglantées répondit à toutes ces questions, mais elle eut beau chercher les bébés, elle ne les trouva pas. Des instruments chirurgicaux repoussés en hâte s'étaient éparpillés un peu partout et elle redoubla d'attention pour ne pas se blesser. Les larges flaques de sang lui donnèrent la nausée et elle se détourna, assaillie par les images de son père gisant là, quelques années auparavant.

— Il dort ?

Line sursauta et fit volte-face, blême. Z'arkán venait d'entrer dans la pièce, silencieuse et impersonnelle.

— Tu dois le savoir, tu as des yeux partout.

— Je n'aime pas être considérée comme une machine.

— C'est pourtant ce que tu es.

Z'arkán ne releva pas l'accusation et déambula dans la pièce, le regard rivé au sol et les lèvres pincées.

— Je suis contente qu'elle soit morte. Elle commençait à devenir menaçante.

— Menaçante ?

— Je suis sûre que tu aurais approuvé. Lúka avait changé, il était aux petits soins avec elle, toujours à lui apporter des jeux, des puzzles pour ne pas qu'elle s'ennuie, de magnifiques vêtements ! Il l'emmenait ici, allait nager avec elle. Il l'a même emmenée à l'extérieur !

— Tu mens, mon frère n'est pas inconscient à ce point-là.

— Oh, je peux t'assurer que si. Il était fou de cette fille, il aurait sacrifié n'importe quoi pour elle, je suis prête à le parier.

— Et elle ?

— Elle le menait en bateau depuis le début. Elle l'aimait aussi, c'était clair. Mais elle ne voulait pas de lui.

— Comment sais-tu tout cela ?

— Lúka l'amenait souvent dans le salon ; je les ai bien observés. Leur gestuelle était très claire.

— Je n'arrive pas à y croire... Et quand est-ce que tout cela a commencé ?

— Un peu après Noël. Tu te rappelles sûrement cette fille qu'il avait invitée à la soirée ?

— Gabrielle. Bien sûr que je me souviens d'elle. Une rouquine, très jolie, très jeune. Tout à fait le style de Lúka. Plus elles sont jeunes, plus il les aime, ajouta-t-elle avec rancœur.

— Cela ne m'étonnerait pas qu'il ait tenté de la séduire parce que Maya lui plaisait trop.

— C'est une hypothèse qui se tient, lui accorda Line.

Elle croisa les bras sur sa poitrine, déconcertée. Pourquoi avait-elle cette conversation avec la personification holographique d'une intelligence artificielle ? Était-ce parce que Z'arkán, comme elle, souffrait de l'éloignement de Lúka ? Mais pourquoi se liguer ainsi contre cette fille morte depuis quelques heures à peine et dont le corps était étendu dans le salon ? C'était grotesque !

— Tu imagines ce qui se serait passé si elle était encore en vie ?

— Non, je ne préfère pas penser à ce genre de choses, contra-t-elle.

— Moi je vais te le dire : il nous aurait abandonnées toutes les deux !

— Tu n'es qu'un ordinateur et je suis une femme mariée, lui fit remarquer Line. Lúka a le droit de vivre.

— C'est ça, parle avec la voix de la raison ! Tu te trouves convaincante, peut-être ? Tu es pitoyable, tout engoncée dans ta jalousie et ton soulagement que le pire ne se soit pas produit. Tu n'accepterais jamais qu'une autre que toi soit dans le lit de ton frère, et encore moins dans son cœur !

— Et tu es différente, peut-être ?

— Oui. C'est moi qui l'ai poussé à inviter Gabrielle à la soirée. Je veux qu'il soit heureux. Toi, tu te fiches de son bonheur, tout ce que tu veux, c'est qu'il soit à toi, rien qu'à toi !

— C'est faux ! Nous étions malheureux tous les deux, et tu as contribué à cela ! Si Lúka n'avait pas passé autant de temps avec toi, nous serions encore tous ensemble.

— C'est toujours la faute des autres, hein ? Tu ne changeras jamais. Peut-être passait-il du temps avec moi parce qu'il voulait te fuir, tu n'as jamais envisagé cette hypothèse ? Tout le monde souffre autour de toi : Lúka, ton fils, ton mari. Dès l'instant où tu l'as quitté, tu n'as eu de cesse de le torturer. Tu as commencé par séduire son meilleur ami, avant de lui mettre devant les yeux les images de tes ébats avec un homme qu'il méprise. Il a fini par te donner sa bénédiction par désespoir, et toi, qu'est-ce que tu fais ? Tu reviens à la moindre occasion, dès que tu sens qu'il s'éloigne de toi.

— Tu as l'air de dire que je fais tout cela consciemment, que pendant tout ce temps, je l'ai manipulé, que je me suis servie de lui...

— Je te connais. Tu es bien assez maligne pour avoir planifié tout ça.

Line ouvrit la bouche pour répondre, avant de se raviser : pourquoi chercherait-elle à se défendre face aux accusations d'une machine jalouse et possessive ? Oui, tout ce que Z'arkán prétendait était

vrai. Cependant, les raisons de ses actes étaient bien différentes. Jamais elle n'avait voulu faire souffrir Lúka sciemment ! Peut-être au début, parce qu'il l'avait blessée, mais ce qui s'était passé avec Ruan n'avait rien à voir avec une quelconque vengeance. Elle le savait, son frère le savait, et si Z'arkán avait des doutes à ce sujet, rien ne pouvait lui être plus égal.

— Une chose que je ne comprends pas : puisque tu prétends vouloir le bonheur de Lúka, pourquoi considérais-tu Maya comme une menace ? demanda-t-elle sournoisement. Tu sais, si tu ne m'avais pas exposé de manière très claire à quel point tu souhaites qu'il soit heureux, j'aurais pu imaginer que tu t'étais débarrassée d'elle. Après tout, cela aurait été d'une étonnante simplicité pour toi : une petite impulsion électrique au bon moment, et hop, plus de rouquine pour te voler Lúka...

— Comment oses-tu m'accuser ainsi ? gronda Z'arkán.

— Je ne fais que poser des hypothèses. C'est bien pratique, un arrêt cardiaque. Le meurtre parfait... Je suis certaine que tu y as pensé. De toute façon, il aurait bien fallu se débarrasser d'elle à un moment ou à un autre, n'est-ce pas ?

— Tu es un monstre.

— Oh, non. Un monstre ? Tu vas un peu loin. Je n'ai fait que le penser, c'est toi qui l'as fait. Et ne nie pas, ce serait totalement inutile. La seule chose qui m'étonne encore, c'est la raison pour laquelle je n'ai pas encore subi le même sort que cette pauvre gamine, conclut Line avant de tourner les talons.



William savait qu'il n'aurait pas dû, pourtant il ne put s'empêcher de rendre une visite surprise à Lúka au début de la soirée. La clé que sa femme lui avait codée fonctionnait encore, et son ami lui avait assuré qu'il serait toujours le bienvenu chez lui, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. D'ordinaire, s'introduire ainsi chez Lúka sans le prévenir ne lui serait jamais venu à l'esprit, mais il était furieux contre Line et déterminé à ce que leur relation, quelle qu'elle soit, cesse une fois pour toutes.

L'endroit semblait désert, abandonné. La poussière avait teinté les meubles de gris et même le grand piano noir avait perdu son éclat. William souleva une statuette pour l'examiner et la reposa aussitôt, avant d'essuyer sa main poisseuse sur son pull, dégouté. Il connaissait l'amour de Lúka pour les tâches ménagères, cependant il avait amplement de quoi se payer un robot à poussière. La dernière fois qu'il avait mis les pieds dans ce curieux endroit, celui-ci était tout aussi sale, mais ce n'était pas la même saleté : des paquets de chips encombraient la table, des miettes s'étaient incrustées dans la moquette brune, des taches de soda s'épalaient sur le carrelage blanc de la cuisine... Une saleté vivante. Là, tout était à sa place, et n'avait pas été touché depuis bien longtemps.

Un morceau de drap dépassait du bord du canapé et William serra les poings. Il allait sans doute les trouver enlacés, nus et coupables ! Déjà, la tristesse l'envahissait. Il aimait Line. Il l'aimait vraiment. Malgré tous ses défauts, elle lui plaisait, le rendait heureux... jusqu'au moment où elle disparaissait pour rejoindre Lúka. Non, cela devait se terminer. Presque sans réfléchir, il franchit les quelques pas qui le séparaient du canapé.

Le drap était taché de sang. Des cheveux roux dépassaient du tissu et tombaient en cascade depuis l'accoudoir, détail que William remarqua immédiatement, paniqué à l'idée que ce corps puisse être celui de Line. Après quelques secondes, il se rappela la jeune rouquine qu'il avait découverte chez Lúka un peu plus de deux ans auparavant, cette femme aux yeux étranges et au visage couvert de bleus. Il souleva le coin du drap de deux doigts tremblants : ce n'était pas elle. Il n'aurait pu l'assurer avec certitude, néanmoins ce fut sa première impression et il choisit de s'y tenir.

— C'est ma sœur, Maya.

William lâcha le drap et son cœur manqua un battement. Les jambes en coton, il se retourna : une femme était appuyée contre l'embrasure de la porte, vêtue d'un ensemble gris froissé et élimé. Il la

reconnut aussitôt. Elle avait perdu cette maigreur presque malade qui la caractérisait alors, mais il n'aurait pas pu oublier son visage et ses yeux presque félins.

— Lyen !

Il se serait rappelé son prénom entre tous, tant sa ressemblance avec celui de sa femme était grande. Ses cheveux avaient poussé et les ecchymoses ne dévoraient plus son visage, néanmoins son apparence n'était pas celle d'une personne heureuse et en bonne santé. Sa peau souffrait du manque de soleil, bien trop pâle.

— Comment est-elle morte ? demanda-t-il, avant de se souvenir que Lyen ne parlait pas sa langue.

— Son cœur s'est arrêté, répondit-elle dans un anglais parfait. She simply died.

— Personne n'a appelé une ambulance ?

— Lúka l'a soignée.

— Lúka ? Mais il n'est pas médecin !

Lyen haussa les épaules. Apparemment indifférente, elle se dirigea vers la cuisine et se servit un bol de céréales.

— C'était vraiment ta sœur ?

Le comportement de la femme le surprenait : elle ne semblait guère attristée par ce décès, ni par le fait qu'une personne sans aucune qualification médicale se soit occupée de sa sœur.

— Oui, pourquoi ? Tu trouves qu'on ne se ressemble pas ?

Un peu de lait coula sur son menton et elle s'essuya la bouche du bord de sa manche. William la dévisagea, consterné.

— Tu n'es pas triste ?

— Si, bien sûr. C'était ma sœur ! Mais je ne la connaissais presque pas.

*Ce n'est pas possible, c'est une blague !* se dit William. *Cette fille sur le canapé est un des multiples hologrammes de Z'arkán, et il en va de même pour Lyen !*

— Où est Line ? demanda-t-il sans grand espoir de réponse.

La femme haussa les épaules.

— D'où viens-tu, Lyen ? Que fais-tu ici ?

— Je vis en bas. Et je ne fais pas grand-chose. Je lis, je mange, je dors.

— Tu ne sors pas ?

— Bien sûr que non. Tu ne penses quand même pas qu'il me laisserait quitter cet endroit !

— Qui ça, *il* ?

— Lúka !

— Mais pourquoi te garde-t-il ici ?

— À cause des bébés.

Il la regarda sans comprendre, secouant doucement la tête, le front plissé par les efforts qu'il faisait pour tenter de reconstituer cet étrange puzzle : Line qui partait soudain retrouver Lúka, incapable de taire ses sanglots, une jeune fille morte au milieu du salon et enveloppée dans un drap maculé de sang, une femme aux yeux de chat enfermée dans ce bunker, et à présent, une histoire de bébés ?

Lyen posa son bol de céréales sur une étagère et le rejoignit en quelques enjambées. Elle remonta un peu son pull gris et tira sur l'élastique de son pantalon, dévoilant quelques centimètres d'une peau diaphane. Une cicatrice blanche horizontale marquait le bas de son ventre. Bouleversé, William détourna les yeux ; il n'y comprenait plus rien. Lyen lâcha l'élastique et le tissu claqua contre sa peau avec un bruit sourd. Elle le frôla et vint s'agenouiller près du corps de sa sœur. D'un geste rapide, elle écarta les pans du drap.

— Qu'est-ce que tu...

— Viens.

William obéit avec une surprenante docilité. Son esprit troublé avait cessé de recoller les informations pour tenter d'en tirer quelque chose. Le corps de Maya, presque nu et maculé de teinture d'iode et de sang, lui parut grotesque, étalé ainsi au creux du drap sur ce canapé brun. Une

plaie recousue au niveau de son bas-ventre témoignait d'une césarienne très récente et William se demanda si la jeune fille était véritablement morte d'un arrêt cardiaque.

— Où est le bébé ?

— Mort. Il était trop petit.

— Prématuré, souffla-t-il entre ses lèvres. Et qui était le père de cet enfant ? reprit-il, pour regretter ses paroles presque aussitôt : la réponse lui apparaissait comme évidente et il n'était pas certain de souhaiter une confirmation.

— Lúka.

— Et où est-il, à présent ?

— Je crois qu'il est dans sa chambre.

— Est-ce que tu peux m'expliquer ce qui se passe ici ?

Elle secoua la tête, le visage fermé. Will s'éloigna du corps de la jeune fille, partagé entre un certain malaise et la curiosité qu'il ne pouvait réprimer à son égard. Lyen se releva et se dirigea vers l'étagère où elle avait posé son bol de céréales. Il le rejoignit et elle eut un mouvement réflexe de recul.

— Je ne vais pas te faire de mal. Je veux juste te regarder.

Il la détailla avec attention, intrigué. Deux ans auparavant, il l'avait seulement aperçue dans l'obscurité, pendant quelques secondes à peine. À présent, il pouvait l'observer à sa guise : son visage très anguleux aux pommettes hautes lui donnait un air exotique, un peu slave, et même si sa maigreur malade s'était atténuée, ses joues restaient trop creuses. Une cicatrice marquait le haut de sa tempe et William se demanda si celle-ci était la conséquence d'un accident ou des mauvais traitements que Lyen avait subis. Il se rendit compte que la femme le regardait avec curiosité, les yeux plongés au fond des siens. Gêné, il rompit ce contact trop intense.

— Je n'ai jamais vu des yeux comme les tiens, déclara-t-elle.

Frappé par l'absurdité de cette remarque, William sourit. Que devrait-il dire !

— Mes yeux n'ont rien de spécial...

— Si. Ils sont gris, presque comme les miens, mais avec plus de bleu.

Elle avança une main timide pour effleurer sa joue, puis ses cheveux. Il ne bougea pas, conscient qu'un geste brusque de sa part risquait de l'effrayer.

— Je t'aime bien, conclut-elle. Tu es un homme gentil.

— Tu ne me connais pas.

— Si. Je te connais parce que Mikhail me parle souvent de toi. Il t'aime beaucoup.

William hocha la tête. Il n'avait pas réalisé que Lyen pouvait connaître Mikhail, mais cela lui apparaissait comme évident, maintenant qu'elle le mentionnait.

— Depuis combien de temps es-tu ici ?

— Je ne sais pas. Beaucoup d'années. Quand je suis arrivée, j'avais six ans, je crois.

Il essaya de donner un âge à la jeune femme et renonça : il n'avait jamais été très doué pour déterminer l'âge des gens, et Lyen n'avait pas exactement un physique banal.

— Lúka avait dix-sept ans, ajouta-t-elle, comme si elle avait remarqué son problème.

— Et tes parents ?

Elle haussa les épaules, avant de baisser la tête.

— Ils sont morts. Je ne me rappelle presque pas d'eux. Et maintenant, ma sœur est morte aussi.

Elle releva les yeux, une lueur féroce au fond du regard. Ses poings s'étaient crispés sur le tissu de son pantalon.

— Tout ça, c'est de la faute à Lúka !

Alors que William s'apprêtait à demander des explications, elle tourna les talons et s'éloigna d'un pas rapide, abandonnant son bol de céréales à moitié entamé. Trop troublé pour la retenir, l'homme jeta un dernier regard sur le corps qui gisait sur le canapé et partit en direction de la chambre de Lúka, un poids au creux de l'estomac. Tout cela n'avait pas de sens. Une chose était certaine : dès qu'il aurait retrouvé Line, il quitterait cet endroit qui commençait à devenir plus que malsain.



Il n'eut pas à chercher longtemps : Line dormait d'un sommeil tranquille, blottie contre Lúka. Une seringue traînait sur la table de chevet et il fronça les sourcils. Un flacon l'accompagnait, et il tendait la main pour s'en emparer lorsque sa femme s'éveilla. Sa crise de larmes lui avait laissé les yeux gonflés et rougis.

— Qu'est-ce que tu fais là ? chuchota-t-elle.

— À ton avis ? Je te signale, à tout hasard, qu'il y a un cadavre sur le canapé du salon. C'est quoi, cette seringue ?

— Un sédatif. Pour Lúka, précisa-t-elle, devant sa prochaine question. Où sont les garçons ?

— Je les ai laissés chez la voisine.

Line s'assit sur le bord du matelas ; William fut soulagé de voir qu'elle portait toujours sa robe de plage. Elle contourna le lit et le rejoignit. Avant de lui accorder toute son attention, elle se pencha pour remonter le drap sur le dos de Lúka, avec un geste rempli de douceur qui l'exaspéra.

— Il ne va pas s'enrhumer, avec la chaleur qu'il fait.

— Pourquoi es-tu jaloux comme ça ? Tu crois que je ne remonte jamais la couverture sur toi, si je me lève avant toi ?

— Je suis ton mari.

Il remarqua la main bandée de Lúka. Le pansement était taché de sang et avait laissé une trace sur l'oreiller.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Il s'est blessé avec un scalpel.

— Est-ce que tu peux m'expliquer ce qu'il faisait avec un scalpel ? insista-t-il.

— C'est une longue histoire...

— Qui a un rapport avec le cadavre dans le salon, je parie. Le bébé était vraiment celui de Lúka ?

Line lui jeta un regard décontenancé et il s'en voulut de n'avoir pas été un peu plus subtil.

— Non, bien sûr que non ! Qu'est-ce qui te fait penser une chose pareille ?

— C'est la fille rousse aux yeux de chat qui est la sœur de la fille rousse qui est morte qui me l'a dit.

— On s'en va, décréta Line d'un ton autoritaire.

Elle se dirigea vers le bureau, s'empara d'une feuille blanche et y griffonna en hâte quelques lignes, avant de la poser sur la table de chevet. William tenta de déchiffrer ce qu'elle avait écrit, mais elle avait utilisé l'alphabet cyrillique auquel il ne connaissait rien. Blessé, il quitta la pièce et l'attendit sur le seuil. Elle ne tarda pas à le rejoindre, les lèvres pincées et le regard assombri de colère.

— Line, excuse-moi...

— Ce n'est pas contre toi que je suis furieuse. Rentrons.

Elle l'entraîna dans le dédale des couloirs d'un pas vif. Arrivée dans le garage, elle se retourna, les larmes aux yeux.

— William, je te demande pardon...

— Pardon pour quoi ?

— Pour ça.

Elle prit son visage entre ses mains comme pour l'embrasser et il ferma les yeux, le teint soudain très pâle. Quelques secondes plus tard, ses jambes vacillèrent et il s'écroula sur le sol, entraînant Line dans sa chute. Elle se blottit contre lui, les joues noyées de larmes ; elle l'avait trahi. Mais comment aurait-elle pu faire autrement ? Il ne devait pas savoir pour Lyen ou pour les bébés ! Will était bien trop curieux : s'il avait le moindre doute, il mettrait tout en œuvre pour découvrir la vérité. Depuis des années, elle parvenait à lui cacher son lourd passé, il était hors de question que Lyen gâche tous ses efforts. La femme l'avait fait sciemment. Combien de fois lui avait-elle répété de ne

surtout pas se montrer lors des rares occasions où William venait au Laboratoire ? Son mari avait vu Maya, il avait vu Lyen, il savait pour les bébés. Cela n'aurait été qu'une question de jours avant qu'il n'apprenne qu'elle était la sœur de Lúka et que ce dernier avait tué leur père. Et c'était loin d'être le plus grave !

— Je suis désolée, murmura-t-elle. Je m'étais juré de ne jamais te faire ça... Will, je suis tellement désolée !

Le visage enfoui dans la chemise de son mari inconscient, elle serra les poings : Lyen allait payer pour cet affront. Elle ne savait pas encore comment, mais elle se vengerait.



À travers l'épais voile de son sommeil, Lúka distinguait des sons diffus, flous. On le secouait sans ménagement. Trop vite à son goût, il quittait le cocon chaud et serein du rêve pour retrouver la réalité. Il étouffa un grognement et enfonça son visage dans l'oreiller dans l'espoir de glaner quelques secondes de tranquillité avant de s'éveiller totalement,

— Laisse-moi dormir, Line ! grommela-t-il.

Il se dégagea et s'enroula dans le drap, fuyant son contact. Son corps tout entier n'était que douleur et la voix insistante lui déchirait le crâne. Pourquoi sa sœur ne comprenait-elle pas qu'il avait besoin de repos ?

— Fous-moi la paix, je suis crevé !

Il ouvrit les yeux à demi, puis complètement. Ce n'était pas Line qui le secouait comme ça, c'était Lyen. Sa colère acheva de le réveiller.

— Non mais ça va pas ?! Je peux savoir ce qui te prend ? Et qu'est-ce que tu fous dans ma chambre ? Dégage !

— Il faut que tu t'occupes de ta fille.

— Quoi ? Quelle fille ?

— Anja ! Elle ne fait que pleurer et elle s'affaiblit. Je n'ai pas de lait à lui donner, tu dois acheter du lait en poudre.

— Mais qu'est-ce que tu racontes, encore ?

— Et Maya ! Tu ne peux pas la laisser comme ça, au milieu du salon ! insista Lyen.

Lúka secoua la tête, hagard. Il se leva lentement en grimaçant de douleur. La femme recula de quelques pas, mais il ne lui adressa pas un regard et se dirigea vers la salle de bain.

— Tu vas faire quelque chose pour le bébé ?

— Ho ! T'arrêtes tes conneries deux minutes ? Maintenant fiche-moi le camp d'ici, j'ai pas besoin d'un public pour aller pisser.

Lyen attendit un instant, puis battit en retraite. Elle ne tirerait rien de lui. Mais si elle devait attendre qu'il se soit reconnecté avec la réalité, Anja serait morte de faim. Elle repartit fouiller la cuisine, découragée. Après une bonne demi-heure, elle se risqua à nouveau dans la chambre de Lúka, espérant qu'il aurait repris ses esprits : il était étendu sur le lit et bavait sur l'oreiller comme un bienheureux. C'était mal parti.



— On a du lait en poudre dans la réserve, annonça Z'arkán. Pourquoi ne m'as-tu pas demandé tout de suite ?

— D'habitude, tu m'évites et tu ne me parles pas.

— Oui, mais à partir de maintenant, il faudra qu'on fasse équipe, toutes les deux.

— Tu m'en vois toute réjouie, rétorqua Lyen.

— Ne crois pas que ça remplisse mon cœur d'allégresse. On n'a pas le choix, de toute façon.

— Non... Je vais aller chercher le lait. Tu la surveilles ?

— J'ai fait quoi jusqu'à présent ?

Lyen croisa le regard vert de Z'arkán et un frisson remonta le long de son échine. Sa ressemblance avec Line était tout simplement époustouflante, tant au niveau physique qu'au niveau mental. L'intelligence artificielle se comportait exactement comme la Fille, elle était aussi susceptible et aussi cassante qu'elle. Elle détourna les yeux pour regarder Anja, enveloppée dans une couverture bleu ciel. La petite s'était enfin endormie, épuisée par ses pleurs. Sur ses traits, elle chercha la ressemblance avec Lúka, avant de se traiter d'idiote : le bébé n'avait même pas encore une journée.

— Ne tarde pas trop, reprit Z'arkán. Une fois que tu l'auras nourrie, tu m'accompagneras en bas.

— Pourquoi cela ?

— Parce que tu vas l'allaiter. Le lait en poudre, ce n'est pas bon, je veux que ma fille ait du lait maternel.

Les bras croisés sur sa poitrine, Lyen toisa Z'arkán du regard.

— Je n'ai pas de lait, je ne vois pas comment je pourrais l'allaiter.

— C'est justement pour cela que je veux que tu viennes en bas avec moi. Je vais provoquer la montée de lait.

— Ça va faire mal ?

— Bien sûr que non, ne sois pas ridicule.

— Et qu'est-ce qu'on va faire pour Lúka ?

— Rien. Line n'y a pas été de main morte quand elle lui a injecté le sédatif. Je pense qu'il va rester encore quelques heures dans un état second. De toute manière, il faudra bien qu'il se réveille, j'ai besoin de lui.

— Et est-ce que...

— Arrête de me poser des questions et va chercher ce lait en poudre !

Lyen quitta la pièce, exaspérée. Aucun doute ne subsistait : Z'arkán était bien la copie conforme de Line. Restait à savoir si elle se montrerait aussi fourbe et hypocrite qu'elle. Au moins, la situation était claire : elle ne pouvait faire confiance à personne.



Debout devant le corps de Maya, Lúka fixait le drap du regard, sans que la moindre émotion ne vienne troubler ses traits. Z'arkán lui jetait de petits coups d'œil mi-inquiets, mi-surpris, mais il demeurait impassible.

— Il faut l'enterrer, lâcha-t-il enfin, après un silence bien trop long. Où est L.I. ?

— Elle s'occupe du bébé.

— Bien. J'aurai besoin d'elle tout à l'heure. Line est partie ?

— Hier, déjà. William est venu la chercher, il n'était pas de bonne humeur.

Une ombre passa sur le visage de Lúka et il fronça légèrement les sourcils.

— Hier ? Ai-je vraiment dormi si longtemps ? Pourquoi personne ne m'a réveillé ?

— Ce n'est pas faute d'avoir essayé. Tu n'étais pas très coopératif.

— Je ne m'en souviens pas.

Après un dernier regard à Maya, il se détourna et se dirigea d'un pas rapide vers le couloir.

— Où vas-tu ?

— Je reviens dans cinq minutes.

Les cinq minutes se transformèrent en un peu plus d'une heure. Lorsque Lúka revint, il portait un grand carton blanc, qu'il posa sur la table basse. Z'arkán s'empressa de réapparaître, curieuse.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une robe, que j'avais fait faire pour elle. Elle mérite un enterrement décent, je n'ai pas l'intention de la laisser ainsi.

Habiller Maya ne fut pas chose facile, mais Lúka la vêtit avec une patience infinie, sans jamais montrer le moindre signe de découragement. Il arrangea ensuite ses cheveux, qu'il coiffa tendrement

comme il l'avait déjà fait si souvent. Malgré sa peau livide et ses lèvres exsangues, la jeune fille était belle.

— Où est le bébé ?

— Avec Lyen.

— Elle va bien ?

— Je crois qu'elle est choquée par la mort de sa sœur, même si elle ne le montre pas.

— Je parlais du bébé ! Je me fiche pas mal de Lyen.

— Tout va bien. Elle s'est endormie.

Lúka hocha la tête d'un air absent, les yeux fixés sur le visage de Maya. Comment avaient-ils pu en arriver là ? Pourquoi l'histoire se répétait-elle ainsi ? Il se pencha au-dessus d'elle et effleura son front d'un baiser.

— Je te demande pardon, murmura-t-il. Je ne voulais pas que cela finisse comme ça.

La gorge nouée par la tristesse, il tourna les talons, sourd aux questions de Z'arkán, pour se rendre dans le seul endroit où il pourrait être seul : la chambre de son père. Il ferma la lourde porte derrière lui et s'assit sur le lit, dos au mur, le regard fixé sur la paroi de métal. Le passage pour se rendre dans la partie secrète du Laboratoire était à portée de ses doigts, cependant il ne désirait pas revoir ces lieux qui lui rappelaient tant Maya. Qu'avait-il fait ? Quelle erreur avait-il commise pour qu'elle meure de manière si soudaine ? Semait-il la mort autour de lui ? D'abord Nato, puis son père, et finalement Maya... qui serait le prochain sur cette terrible liste ? Il était responsable de ces trois morts : il n'avait pas sauvé Nato alors qu'il aurait pu essayer de convaincre son père de la garder en vie, et il avait fait le choix de la laisser mourir pour les mauvaises raisons. Après sa réconciliation avec Line, la jeune fille prenait trop de place. Il pensait encore à elle, il peinait à affronter son regard triste lorsqu'il la repoussait, et surtout, elle avait vu sa faiblesse... Jamais il n'avait souhaité sa mort, toutefois il n'avait rien fait pour l'éviter non plus. Pour son père, c'était bien pire : il n'avait aucune excuse. Froidement, il avait tranché sa carotide. Sur le moment, il avait même pu se convaincre que ce meurtre était un crime passionnel, qu'il avait agi sur une impulsion, alors qu'il préméditait ce parricide depuis des années. Il n'avait jamais été facile de se pardonner cet acte barbare et Lúka avait toujours pu se raccrocher au fait que son père était un monstre, que ses actes à lui étaient plus barbares encore, et qu'il avait, en quelque sorte, rendu service à la communauté en éliminant cet homme mauvais. Pourquoi avait-il fallu qu'il découvre tous ces éléments nouveaux sur lui ? Comprendre sa froideur et sa cruauté ne faisait qu'alourdir le poids de cette culpabilité qui le rongeaient depuis neuf ans. Et maintenant, il y avait Maya. Maya, la jeune fille innocente dont le seul crime avait été son appartenance à la famille d'Eaven. Maya, la princesse arrogante et solitaire dont il était tombé amoureux malgré lui. Maya, si forte et si fragile, dont le cadavre était étendu au milieu du salon. Ses projets valaient-ils toutes les vies qu'il avait brisées ? Les captives, mortes les unes après les autres du temps de son père, Maya, qui venait de payer son obstination de sa vie, son fils Mikhail qu'il ne voyait presque jamais, trop occupé par son travail, Line, qu'il avait perdue pour la même raison, Ludméa, que tous sacrifiaient sans honte sur l'autel du pouvoir et de l'orgueil... Et les jumeaux. Même les jumeaux. *Surtout* les jumeaux. À présent, il ne pouvait plus revenir en arrière et devrait vivre avec sa culpabilité et le poids de ses décisions, bonnes ou mauvaises. La plupart étaient mauvaises, malheureusement, et la petite Anja s'avérerait sans doute la pire d'entre toutes.



Les paupières plissées pour protéger ses yeux délicats du soleil éblouissant, Lyen suivait Lúka d'un pas craintif. C'était seulement la deuxième fois qu'elle sortait du Laboratoire et elle avait l'impression qu'elle ne parviendrait jamais à s'habituer à la luminosité. Lorsqu'elle vivait dans la chambre d'hôtel à Bruxelles, elle s'était parfois aventurée sur le balcon, pourtant il lui semblait que le soleil n'avait jamais été aussi aveuglant.

Anja dormait contre son sein, enveloppée dans une couverture. Lúka aurait préféré qu'elle la laisse au Laboratoire, mais elle avait refusé : Z'arkán pouvait la surveiller et même les avertir s'il lui arrivait quoi que ce soit, en revanche, elle était incapable de s'occuper d'elle. On n'abandonnait pas un nouveau-né d'un jour à peine pendant plusieurs heures ! L'inconscience de Lúka aurait presque été risible s'il ne s'était pas agi de la vie d'Anja.

— Dépêche-toi un peu ! C'est incroyable ce que tu peux être lente, critiqua l'homme. Je te fais une faveur en te laissant m'accompagner, alors ne me le fais pas regretter !

Lyen baissa la tête pour cacher le sourire qui se dessinait sur ses lèvres. Lúka l'avait enlevée à sa famille, il avait tué deux de ses sœurs, il lui avait pris ses enfants, il l'avait maltraitée, humiliée, et elle s'en réjouissait : cela ne donnait que plus de saveur à cette vengeance qu'elle attendait depuis des années. Son sourire s'agrandit. S'il savait ce qu'elle lui réservait, il la supplierait de lui pardonner. Le moment approchait lentement, mais sa patience était infinie.

Traînant les pieds, elle le suivit jusqu'en haut de la prairie, à la lisière de la forêt. Il s'arrêta plusieurs fois, essoufflé, le visage rougi par l'effort. Maya était lourde, et la pente trop raide. Lyen profita de ces courtes haltes pour balayer les environs du regard : d'ici, ils avaient la ville à leurs pieds. Une ville minuscule, coincée au fond d'une vallée, écrasée par les énormes montagnes qui la bordaient, à peine comparable aux immenses mégapoles dont Mikhail lui avait montré des images. Le Laboratoire était une cachette idéale, isolée du reste de la civilisation et presque hors du temps. L'endroit rêvé pour accomplir sa vengeance.

Lúka pénétra dans la forêt dense et Lyen hésita : elle n'avait aucune envie de quitter la rassurante prairie pour s'engager dans cette obscurité effrayante. Ses deux expériences avec les forêts avaient été terrifiantes et elle sentit un début de panique lui glacer le sang. Les yeux fermés, elle déglutit péniblement.

*Les cheveux encore trempés de ses jeux dans le lac, Lyen courut se cacher derrière un arbre, un sourire aux lèvres. Sa robe s'accrocha aux épines d'un buisson et elle tira sur le tissu avec négligence. Sous le couvert des feuilles épaisses, elle observait Nato. Les mains sur ses hanches, sa sœur lui tournait le dos et bouillonnait de rage.*

— Lyen, je te préviens, tu as intérêt de venir ici tout de suite, sinon je raconterai tout à notre mère !

*La fillette gloussa, une main devant sa bouche, et recula sans bruit. Sa sœur ne la trouvait jamais... À chaque fois, c'était la même chose : Lyen laissait Nato la chercher pendant une dizaine de minutes, jusqu'à ce que son aînée finisse par abandonner en lui promettant monts et merveilles. Jamais Nato n'aurait avoué à leurs parents qu'elle s'était rendue au Lac Sacré sans leur permission et surtout, sans Hélia, leur nourrice. Et de toute manière, elle savait que sa sœur revenait toujours.*

*L'air s'était rafraîchi. En levant la tête, Lyen vit que le coin de ciel entre les branches se teintait déjà de violet : la nuit ne tarderait pas à tomber, il était plus que temps de rentrer. L'eau de ses cheveux coulait dans son dos et plaquait le tissu mouillé de sa robe à sa peau, qui se couvrait de frissons désagréables. Lentement, elle se releva. Une branche craqua à quelques pas derrière elle et elle se figea. À travers le feuillage, la silhouette de Nato était toujours là. Lyen se retourna, un peu inquiète. Deux hommes l'observaient, le visage goguenard. Rassurée, elle leur sourit.*

— Mais quelle jolie petite princesse nous avons là... susurra l'un d'eux.

*Les joues roses de plaisir, la fillette s'apprêtait à faire un pas vers eux lorsqu'une poigne de fer la tira en arrière. Une voix, une odeur familière. C'était Nato.*

— Rentrons.

— Mais...

— Ne discute pas.

*Sa petite main écrasée dans celle de sa sœur, Lyen s'efforça de suivre l'allure rapide de Nato. Plusieurs fois, elle manqua de trébucher et se rattrapa au dernier moment. Les deux hommes marchaient derrière elles, d'un pas tranquille.*

— *Ils sont toujours là ? murmura Nato.*

— *Oui. Pourquoi tu...*

— *Il faut que nous atteignons la lisière de la forêt avant qu'ils nous rattrapent.*

— *Ils ne peuvent rien nous faire, nous sommes les princesses ! déclara Lyen avec toute l'assurance de ses six ans.*

— *Écoute-moi bien : s'ils m'attrapent, je veux que tu coures le plus vite possible hors de la forêt. Va dans n'importe quelle maison et appelle à l'aide. Tu m'as bien comprise ? Lyen ? insista-t-elle en resserrant sa poigne.*

*La fillette grimaça de douleur et hocha la tête, les larmes aux yeux. Ses pieds nus écorchés par les racines la faisaient souffrir et elle regretta de n'avoir pas écouté Nato et d'avoir insisté pour marcher sans ses sandales. Les deux hommes s'étaient rapprochés, mais la lisière du bois n'apparaissait toujours pas.*

— *Il va falloir courir, décida Nato après un rapide coup d'œil derrière elle. Tu ne lâches pas ma main, compris ? Et s'ils m'attrapent...*

— *Je cours le plus vite possible et je vais chercher de l'aide, termina Lyen, la gorge nouée.*

— *Exactement. Tu es prête ?*

— *Tu me fais peur ! se plaignit-elle.*

*Nato agrippa sa main et se mit à courir, l'entraînant derrière elle. Aveuglée par les larmes, la fillette réunit toutes ses forces pour maintenir cette course effrénée. Derrière elle, au-delà du bruit de ses pas et de ceux de sa sœur, elle entendait des coups sourds et réguliers. Leurs poursuivants couraient, eux aussi. Et ils couraient vite.*

*Un cri perça le bruit de la course et Lyen sentit qu'elle percutait le sol. Elle se releva immédiatement, mue par l'adrénaline. Nato se redressa à demi, le visage maculé de terre et les yeux brillants de larmes.*

— *Cours !*

— *Nato, je...*

— *COURS ! Ne te retourne pas !*

*Les hommes n'étaient plus qu'à quelques mètres. Ils avaient cessé de courir et s'avançaient à présent vers elles sans la moindre hâte. Lyen les regarda, regarda sa sœur à terre, puis fila en direction de la lisière de la forêt avec toute la force de ses petites jambes. Elle devait y arriver ! Sa sœur avait besoin d'elle ! Elle devait ramener de l'aide pour sauver Nato ! La plaine était si proche, et il y avait toujours des femmes dans les champs. Il suffisait juste de sortir de la forêt...*

*À travers le voile de ses larmes, Lyen aperçut un trou de lumière, qui grossissait à chacun de ses pas. La lisière ! Elle n'était plus qu'à une vingtaine de mètres ! Une vingtaine de mètres à franchir, et Nato serait sauvée !*

*La fillette heurta le sol violemment. Les mains écorchées et le menton en sang, elle voulut se remettre debout, avant de chuter à nouveau. Ses pieds étaient emprisonnés dans une corde, dont elle s'efforça de se débarrasser avec des gestes frénétiques, sans succès. Des pas se rapprochaient et elle n'osait pas lever la tête. Sa sœur avait besoin d'elle ! Elle devait aller chercher de l'aide ! Elle ne pouvait pas laisser Nato !*

— *Où crois-tu aller comme ça ?*

*Ses doigts s'agitaient toujours pour libérer ses chevilles de la corde, cependant Lyen ne voyait plus le nœud, aveuglée par le brouillard flou de ses larmes. Une poigne inflexible broya son bras, pendant qu'une énorme main défaisait le nœud de quelques mouvements experts.*

— *Laissez-moi ! Je suis la princesse Lyen ! Vous n'avez pas le droit de me faire du mal !*

— *Mais c'est justement parce que tu es la princesse Lyen que tu nous intéresses...*

*Lyen sentit qu'on la soulevait de terre. À travers ses larmes, elle entrevit une joue mal rasée et une tignasse blonde. De ses petites dents pointues, elle mordit l'oreille qui apparaissait soudain de toutes ses forces et ne lâcha pas. Le goût métallique du sang gicla dans sa bouche et la poigne se desserra enfin. Se laissant glisser à terre alors que l'homme portait la main à son oreille blessée,*

elle bondit en direction de la lisière. Au moment où le ciel rouge remplissait enfin l'horizon, une ombre se dressa devant elle. Elle était piégée. Maintenant, plus personne ne pourrait aller chercher de l'aide pour Nato, et tout était de sa faute. Si seulement elle avait couru plus vite ! Si seulement elle ne s'était pas cachée quand sa sœur avait décidé de regagner le palais !

Deux énormes bras l'emprisonnèrent et elle eut beau se débattre, elle ne parvint pas à se dégager. Cette fois, c'était vraiment fini.

— Je sens qu'on va bien s'amuser, avec toi, lui murmura son assaillant.

Il la traîna en direction du cœur de la forêt, une main devant sa bouche pour l'empêcher de hurler. Le deuxième homme vint à leur rencontre, l'oreille en sang. Il tira un morceau de tissu crasseux de sa poche et la bâillonna.

— Qu'est-ce que tu t'es fait à l'oreille ? s'étonna son complice.

— C'est cette saleté qui m'a mordu ! Elle est encore plus teigneuse que l'autre !

Lyen leva les yeux vers lui, enragée. Il lui asséna une gifle qui la laissa presque étourdie, la joue en feu et la mâchoire douloureuse.

— Ça t'apprendra le respect !

Les deux hommes ligotèrent ses poignets et l'entraînèrent loin de la lisière de la forêt, loin de son salut. Ses jambes cotonneuses la portaient à peine et elle trébucha plusieurs fois, ce qui lui valut quelques méchantes tapes derrière la nuque.

— Je me réjouis déjà du trajet jusqu'à la Nouvelle Ioark, annonça l'homme à l'oreille blessée, lorsqu'ils arrivèrent près de Nato et de leur troisième complice. La grande est vraiment à croquer.

— Le patron veut qu'elle soit pure, objecta son compagnon.

— Pour ce qu'il en fait, de toute manière... Moi je te le dis, on va passer de bons moments. On la tirera à la courte paille, si tu veux.

Nato était attachée et bâillonnée elle aussi. Lorsqu'elle aperçut Lyen, elle secoua la tête, horrifiée.

— Je suis désolée, pensa la fillette de toutes ses forces, espérant que sa sœur lirait son esprit. C'est ma faute, je n'ai pas couru assez vite. Pardonne-moi.



— Tu rêves ou quoi ?

La voix de Lúka la fit sursauter. Elle posa les yeux sur le bébé endormi dans ses bras ; Anja ne s'était pas réveillée. L'homme était déjà loin devant elle et se fondait presque dans l'obscurité de la forêt. Combien de temps avait-elle perdu, plongée dans ses pensées ? De sa capture, elle n'avait jusqu'alors que des souvenirs flous et tout lui revenait par vagues, à présent, comme si le fait de pénétrer dans cette forêt ravivait le passé qu'elle aurait voulu effacer de sa mémoire. Pourquoi fallait-il qu'elle se rappelle ? Si elle fermait les yeux, est-ce que tout disparaîtrait ? Est-ce qu'elle pourrait oublier à nouveau la grande main qui empoignait la sienne pour l'emmener *en balade* à la tombée de la nuit et les cris de Nato dans son esprit ? Est-ce qu'elle pourrait oublier ses vêtements déchirés et maculés de sang ? Ses joues noyées de larmes et sa bouche tuméfiée ?

Elle rouvrit les yeux ; Lúka s'était éloigné. Derrière elle, le jour déclinait et les ombres des arbres s'allongeaient dans l'herbe verte. Elle prit une profonde inspiration, avant de franchir la frontière entre lumière et ténèbres. L'envie de vengeance coulait dans ses veines, brûlante, impatiente.